L'AGONIE DE DIXMUDE

par LÉON BOCQUET et ERNEST HOSTEN

Il semblait que l'histoire de Dixmude pendant la dernière guerre eût été épuisée depuis assez longtemps. L'ouvrage si justement célèbre de Charles Le Goffic, une manière de sobre chef-d'œuvre qu'on ne dépassera pas, nous faisait l'effet d'avoir tiré de l'épique matière tout ce qu'il était possible d'en tirer. Eh bien ! non ! Et, Charles Le Goffic lui-même, en une Préface par lui mise en tête de l'ouvrage qu'aujourd'hui je vais tenter d'analyser, a daigné en convenir avec sa générosité coutumière. Le livre de Léon Bocquet et d'Ernest Hosten (1) ne fait nullement « double emploi avec aucun des livres récents où figure le nom de Dixmude ». Bien plutôt même, il « les complète et les fond harmonieusement ». Aux « vues fragmentaires », il substitue « une vue d'ensemble » dont il sera loisible à chacun d'apprécier l'opportunité et l'intérêt. Et puis, il contient, en manière d'introduction à l'énorme sujet de la dernière guerre, une sorte de préambule consacré à l'histoire antérieure de Dixmude que, pour ma part, j'ai fort goûté. L'auteur de cette introduction savoureuse est Ernest Hosten, au sujet de qui, en sa Préface, Charles Le Goffic écrit, entre autres choses, ces lignes-ci :

Ernest Hosten était... l'un des rares hommes qui pussent nous restituer sur des documents authentiques, le passé municipal et religieux de l'ancien oppidum des comtes de Flandre : témoin de son agonie et que s'était appliqué à noter, minute par minute, toutes les circonstances de l'attentat, il avait aussi qualité plus que quiconque pour en déposer à la barre de l'Histoire.

Ces pages liminaires, poétiques, familières, assez souvent humoristiques, pleines de couleur, — sans rompre certes, bien au contraire, la précieuse unité de tout l'ouvrage, établissent le plus passionnant des contrastes avec l'héroïque épisode qui suivit.

C'est un plaisant chapitre d'histoire que celui où sont évoquées, pour ainsi dire, sous nos yeux, dans le lointain d'un moyen âge assez reculé, les représentations de Mystères qui se donnèrent en ce pays. C'en est un plus sombre, et non moins curieux, que celui où nous est contée l'histoire de Dixmude, « siège réputé des tribunaux de l'Inquisition, au XVIe siècle ». Enfin, c'en est un exquis que celui où nous est décrit « comme une oasis d'isolement total et de quiétude sans dissonance », le doux Béguinage du cru. Avant les fusiliers marins et l'affreux orage de 1914, les béguines avaient fait entendre dans cette quiète atmosphère de Dixmude le discret chantonnement de leurs prières, et très avant la mortelle besogne des héros, elles avaient pratiqué là le moins cruel et le plus charmant des travaux manuels. L'un peu grelottant Rodenbach avait aimablement célébré ce thème à la fois plastique et mystique en ses distingués poèmes :

Mais ces femmes sont là, le cœur pacifié,
La chair morte, cousant dans l'exil de leurs (chambres.
Elles n'aiment que toi, pâle Crucifié,
Et regardent le ciel par les trous de tes (membres...
Qui le bonheur meut des vierges s'assem- (blant !
Et, comme si leurs mains étaient de candeur (telle
Qu'elle ne peuvent plus manier que du blanc,
Elles brodent du linge ou font de la dentelle.

Pays plein de séduction, que ce pays-là, pour quiconque le vit avant la catastrophe, avec ses deux visages : le mystique et l'autre, — l'autre, le très humain, le très d'ici-bas, avec ses yeux de naïve et passionnée convoitise devant les plantureuses ripaillesses gastronomiques dont s'éjouissait la sensualité, souvent déchaînée, des bonnes gens du terroir. Dans quelques lignes, éclatant ici en fanfare, en tintamarre de vaisselle et de pots, les gallimafrées à la représentation desquelles jadis se complut Jordaens et que Verhaeren à son tour si pittoresquement chanta.

Quelles ressources et quel pays !

s'écrie d'enthousiasme à ce propos Ernest Hosten. Et il rappelle, en passant, les transports de tel poète de naguère qui, certain jour, ne put se tenir d'exprimer en nobles distiques latins les merveilleux trésors qu'étanchaient l'endroit et ses entours pour le plus grand régal des amateurs de bombances :

Me tempori, preces commendat cœpta lactis,
Jupiter hoc otio nostra per arva fruit...

On sait ce qu'allait devenir dans les derniers mois de 1914 cette terre promise des bons vivants. Dixmude longtemps n'en put croire ses yeux, encore moins ses oreilles. Elle ne sentit le vent de la catastrophe que quand l'ennemi fut à ses portes. Histoire formidable et cruelle, que ce martyre, qui fait invinciblement songer aux mots singuliers de saint Paul sur ce qui manqua à la Passion du Sauveur. Ici donc la misère des hommes fut à son comble. Ici se joua le drame noir de ce qu'un poète très inspiré osa dénommer sans outrecuidance ni blasphème *la Passion de notre frère le poilu* : la passion de notre frère le combattant belge, et la passion du fusilier de France, la passion aussi de tout un pays, d'une pauvre et délicieuse ville, torturée en ses profondeurs, et jusque dans les tombes de ses morts.

Désormais, dans l'atmosphère de ce coin du pays belge, on ne cessera de voir flotter les grandes figures qui en illustrèrent la récente histoire : l'amiral Ronarc'h, grand chef de tous les combattants français et belges, — et aussi le héros belge, de physionomie légendaire, l'épique colonel Jacques.

A côté des prouesses de ces hommes et de leurs anonymes subordonnés, les protagonistes du *de Viris* et les personnages de Plutarque me semblent s'abaisser à des proportions deux fois moindres. Je ne méconnais pas la splendeur des mots fameux : *Passant, va dire à Sparte...* J'apprécie à sa valeur l'affaire du pont Milvius, et quelques autres prodiges de la valeur romaine. Je n'en mets pas moins au-dessus de tout cela, parce que c'est grand et nu, comme la véritable éloquence, qui, comme disait l'autre, *se moque de l'éloquence*, le simple adverbe, à la fois bon enfant et formidable, que prononça le colonel Jacques, lorsque lui vint un jour du quartier général l'ordre de *tenir jusqu'à la mort*. — *Evidemment* fut sa seule réponse. Les anciens n'eurent jamais rien de plus laconique ni de plus fort.

Et que dire de cet autre, prononcé par un officier de fusiliers marins,

homme superbe, de haute stature et de port aristocratique, qui, sortant d'une maison en ruines, au fort du bombardement, lavé, peigné, rasé de frais et astiqué, dit à une Dixmudoise, dont il a surpris le regard d'admirative complaisance : « N'est-ce pas, Madame, que je ferai tout à l'heure un beau mort ? »

Ah ! non, certes, bien que tant de temps ait passé depuis leurs prouesses, contemporaines de Charlemagne, ni Roland, ni Olivier ne sont morts. Tout au moins, ils se survivent en des héros de cette sorte, qui, comme eux, gardèrent le souci qu'après l'holocauste joyeusement offert à Dieu et à la patrie, il fût question d'eux *dans les chambres des dames*.

Ils ne survivent pas moins dans le cœur des beaux marins ignorés, mais collectivement célèbres, s'élançant à la mort, dans les mêmes circonstances, avec, aux lèvres, ces mots de feu, qu'ils décochèrent comme des grenades : « Nous sommes f... ; mais, auparavant, gare à la casse ! »

Que voulez-vous ? Encore une fois, quand je lis ces choses, l'envie ne me prend plus de rouvrir Tite-Live. Entre Tite-Live et nous il y a toute la distance qu'ont mise entre deux civilisations le christianisme et la chevalerie. Qui donc osa soutenir que la chevalerie a vu son dernier jour à Lépante, et que c'est le grand rire de Cervantès qui l'a tuée ? Celui qui a dit cela était un grand sot.

La preuve en est encore dans l'épisode de la mort du commandant Poupier. Qu'on excuse la longueur de la citation. Je ne pouvais guère l'écourter. Le trait est trop beau.

Le colonel Jacques se tient debout près du cadavre, indifférent à une troisième blessure, reçue tout à l'heure... Il s'incline vers la civière, et écartant, d'une main pieuse, la couverture brune qui sert de linceul au commandant, il dépose sur le front du défunt un long et solennel baiser d'adieu. Puis, en peu de paroles, comme si tous les mots semblaient vains à exprimer sa pensée, d'une voix grave, il dit aux officiers présents : « C'était un grand cœur. Il est mort en brave pour son roi, la liberté et la patrie. Qu'il demeure notre modèle à tous ! »

Alors l'aumônier du régiment, un Jésuite liégeois, le P. Brauwers, s'approche à son tour, joint les mains : « Prions, dit-il, pour ce héros. » Et l'assistance entière, aussi posément que si elle se trouvait dans une église, alterne avec le prêtre les répons du *De profundis*. Le psaume achevé, l'aumônier reprend : « Prions encore pour la femme et les enfants de ce soldat et pour que les Belges soient dignes d'un tel patriote. » D'une seule voix... officiers, soldats et fusiliers marins et quelques civils présents à ce service funèbre réitèrent le *Pater* et l'*Ave*, puis se signent sous le geste de bénédiction du prêtre. « Et maintenant, ajoute l'ecclésiastique, pas de larmes, mais vengeance contre l'envahisseur ! Que les cris de : « Vive le roi ! », « Vive la France et la Belgique immortelles ! » attestent, devant cette dépouille glorieuse, notre foi et notre promesse sacrée d'être intraitables et illassables. » Et, semblable à un auguste serment, des gorges contractées de tous ces hommes sort une retentissante acclamation.

Pendant ce temps, l'ennemi ne faisait pas trêve. De toutes parts, les projectiles pleuvaient sur la funèbre procession qui se déroulait parmi les tombes. Les croix volaient sous le choc des obus. Le P. Brauwers lui-même dut s'étendre sur le sol pour réciter les dernières prières. Pendant ce temps, un assistant gravait au canif sur une pauvre croix le nom du héros. L'aumônier venait de dire le dernier *Requiescat*. Alors, on vit

le grand Christ du calvaire osciller et s'abattre parmi les tombes atteint par un obus allemand.

C'est ici le summum de la désolation et de l'épouvante. Jésus tombe une quatrième fois, pourrions-nous dire sans métaphore.

Le pire fut, peut-être, du moins sous le rapport de l'horreur pathétique, le bombardement du cimetière de Dixmude. Ce jour-là, la terre rendit à la lumière les morts que les vivants lui avaient confiés. De son sein, ils jaillirent en un sursaut d'épouvantable renaissance, dans un élan de résurrection tragiquement illusoire. L'Allemand semblait vouloir donner à l'apaisant, au maternel *Requiescat* de l'Eglise un sacrilège démenti. Ce jour-là les pauvres morts ne purent reposer en paix.

Voilà que les tonnes de mitraille tombent sans répit, émiettent le chêne solide du riche dans les concessions comme le fragile sapin où repose le pauvre, projetant hors des planches rompues des squelettes à peine décharnés aux gesticulations hideuses. Valse macabre d'ossements ! Epouvantable confusion de chairs lacérées, mêlant le sang à la sanie, les jambes et les bras arrachés par les explosions, les troncs décapités, aux crânes et aux tibias, aux cadavres putrescents, gâchant dans l'herbe trempée et la boue rouge et gluante les vivants, les agonisants et les morts.

Sanglante, lugubre histoire, la plus cruelle de tous les fastes de l'humaine espèce. Catastrophe irréparable. Les murs peuvent se réédifier, l'architecture reprendre en quelque sorte style et vie, les campagnes recouvrer leurs parfums et leurs fleurs. On a pu voir Ypres et Dixmude, où nos villes, à nous, rejaillir de leurs cendres, pansant leurs plaies. L'illusion n'est que d'une seconde. La Belgique a pris pieusement à tâche de se rebâtir en s'inspirant « du caractère et des aspects » de ses cités détruites, « de façon à rendre aux habitants leur paysage familier ». Quelque chose ici manque, quand même, et surtout tant d'âmes qui ont fui.

Dixmude s'est repris à vivre. Il y demeure une apparence, un fantôme de béguinage qui ne donne le change que peu. Mais les béguines n'y sont plus. Leur supérieure est morte, pendant la tourmente, les armes — je veux dire le chapelet — à la main.

Et voilà pourquoi... un peu de mystère, du charme et du mysticisme de Dixmude est à jamais disparu.

JOSÉ VINCENT.

(1) 1 vol., franco 13 fr. 20.